



Ghislaine

Lucien

Chaque matin, je descends les escalators, foutue gare d'horreur, pour une nouvelle journée grignoteuse. Retrouver ma défaite. Cette ligne de métro qui m'amène au travail. Depuis deux bonnes semaines, elle est là, dans un angle mort du couloir. Pauvre, sans doute, comme en témoignent ses haillons. Loqueteuse, crasseuse, ridée, fripée, oui, mais... mais avec ce je-ne-sais-quoi d'étrange et de trouble qui met mal à l'aise, lorsqu'on croise son regard. Aussitôt, elle se détourne et semble fixer l'horizon de faïence.

Intriguée, je m'étais postée un peu à l'écart, de l'autre côté du couloir. J'ai rapidement compris, la voyant partir avec un homme qui s'était arrêté à sa hauteur et avait longuement parlementé avec elle, à quel genre d'activité elle s'adonnait. Ce sont les ravages de la crise, sans doute, qui l'ont conduit à cette extrémité. Je les ai suivis. Ils ne sont pas allés bien loin. Dans l'une de ces petites impasses en cul-de-sac, sordides et infestées de fumeurs de cracks et de pré-adolescents atteints d'ivresse canabique, elle s'est subitement baissée, jupons relevés, et lui de l'enviander à sec en trois secousses. Ni vu ni connu. Ruine aux reins tenaces. La vieille radasse. L'infâme affûteuse de braczifs. J'étais sidérée.

Chaque matin, je suis d'humeur maussade en songeant à ce qui m'attend à mon travail. Les mêmes visages tristes, les mêmes tâches, les mêmes remarques déplacées, la même vacuité. Je suis lasse. Trente-cinq heures par semaine à ce régime et combien d'années encore à tirer avant la retraite... Je préfère ne pas y penser. Oublier toute comptabilité.

Curieusement, je me suis habituée à la vieille dans le métro. D'une certaine manière, depuis qu'elle s'est installée à cet endroit, elle remplit ma journée. Elle lui donne sens. Je pense à elle durant tout le trajet. Plusieurs fois par jour, son image s'impose. Je l'imagine dans l'une de ces postures lubriques dans laquelle je l'ai

surprise. Je la vois faire exploser les chibraques d'une secousse de sa vieille menotte habile. S'engouffrer des malabars braqués comme des papes. Enlever son dentier pour qu'on lui glisse un « c'est bon, Mémé Gencive »...

Chaque matin, je ralentis le pas. Je la guette. Je la piste. Je veux la revoir à l'œuvre. Elle me hante. Le plus longtemps possible, je veux l'observer. Comprendre comment elle peut prendre goût à cette chose insensée. Voir comme elle s'y prend. Elle paraît invisible aux yeux de tous. Sauf aux rares hommes qui s'arrêtent, tous des habitués. Mais pas seulement. Des touristes, aussi. De tous horizons, de toutes conditions. Et à ma stupéfaction, des occasionnels, qu'elle n'hésite pas à alpaguer, à sa manière sournoise et discrète. Parfois très jeunes, et beaux ! Insensés ! Des désespérés sans doute, qui viennent consoler leur chagrin d'amour. « Grand-mère sait faire un bon café, et elle ne baise pas comme un pied. » Perdrais-je la tête ? Quelle formidable révolution est-il en train de s'accomplir en moi ? Voir cette jeunesse farouche défiler pour son avenir, sur laquelle s'abat la matraque félonne du CRS, cela m'émeut et même un peu plus que, je dois le dire. La période est propice à l'immense bouleversement intérieur qui me chavire ovaires et cœur.

Chaque matin, je ressens une pointe d'envie lorsque j'aborde le couloir où se tient la vieille. J'ai peur de ce que je ressens. De ma jalousie. De cette irrésistible envie de passer à l'acte... Elle est devenue mon idée fixe. Je sais, c'est égoïste de ma part. Comment puis-je souhaiter à cette pauvre vieille de clamser ? Et pourtant, c'est un fait : je veux prendre sa place.

Ce matin, je serai en retard. Je cours, bouscule les passagers, dévale l'escalator. Ma pudeur aux quatre vents. Prête à tout. Enfin tourner la page. Agir. Ne pas laisser passer ma dernière chance. Vite, je m'engage dans le couloir... Je m'approche. Personne en vue. Je sors ma lame. La vioque n'a pas le temps d'ouvrir sa gueule édentée. Je lui plante dans le front et je décarre.

À partir de demain, une nouvelle vie commence pour moi, ici même.